

Va te faire queer un oeuf !

Fanzine du collectif Paillettes Radicales

#2

VIOLENCES

**DIY : FAITES VOTRE
MARTINET**

**LA RUBRIQUE GEEK :
THE STUD MAGAZINE**



VIOLENCES

Je suis sorti pour la première fois avec une fille quand j'avais 16 ans, il y a 6 ans et demi environ. A l'époque, j'étais en couple lesbien puisque j'étais identifié comme fille. A présent, je me définis comme trans et j'ai une identité plutôt masculine. J'écrirai donc au masculin.

Jusqu'à cette fille, P., je n'étais sorti qu'avec des mecs. J'étais en première quand je l'ai rencontrée. Elle m'a tourné autour pendant quelques temps. Un jour on est allé-e-s au cinéma et elle m'a embrassé. J'avais un peu peur des réactions de mes potes, mais elles ont été globalement plutôt positives. Les 2 ou 3 premiers mois, j'étais sur un petit nuage. On se voyait entre les cours, on mangeait parfois ensemble à midi, et j'allais parfois chez elle le week end. Ensuite, je ne sais pas vraiment comment, c'est devenu plus compliqué.

Ami-e-s :

D'abord, on passait tous nos inter-cours avec ses potes. Parfois, elle m'ignorait totalement, gardant ses écouteurs sur ses oreilles, mais s'énervait si je parlais voir mes potes à moi.

Elle tenait absolument à ce que j'arrête de fumer. Alors j'ai arrêté. Elle ne voulait pas non plus que je touche à l'alcool. Jamais. Le samedi matin, à 10 heures, après les cours, j'allais boire un café avec des ami-e-s. A l'époque, les bars étaient encore fumeurs. Je sentais donc le tabac lorsque je revenais. Un jour, elle m'a hurlé dessus parce qu'elle pensait que j'avais fumé une clope (alors que c'était faux, mais là n'est pas le problème, puisque, que j'aie ou non fumé me regardait moi et pas elle), m'expliquant que c'était pour mon bien, que j'étais faible et soumis, sans aucune volonté. A force, j'ai commencé à m'éloigner de mes ami-e-s qui ne comprenaient plus trop ma manière de me comporter avec elleux. Pendant les 1 an et 8 mois qu'ont duré notre relation, je ne suis allé qu'une seule fois à une teuf. Après ça, elle ne m'a pas adressé la parole pendant une semaine, m'accusant d'être alcoolique, drogué, et de la tromper, d'être « comme les autres », c'est à dire un jeune sans personnalité qui cède à ses pulsions. Quand elle me reprochait quelque chose, c'était souvent sous la forme « vous faites ça et ça », pas forcément « tu ». Ce « vous », qui représentait l'humanité méprisable, était opposé à elle, qui était au dessus de ça, et qui avait compris tous les mécanismes de l'être humain qui ne faisait que céder à ses pulsions (ce n'est pas une interprétation, c'est elle qui me l'a expliqué, alors que je lui rappelait pour la énième fois que je n'étais pas tous les autres). Ce « vous » ne fonctionnait pas nécessairement dans le sens : je fais quelque chose, elle constate/pense que d'autres agissent de même, donc elle utilise le pluriel. Ça pouvait aussi être : des gens agissent de telle manière et ça me déplaît, donc j'imagine que tu fais la même chose, donc je t'en fous plein la gueule, même si tu n'as rien fait. J'étais un défouloir.

Quand j'arrivais à voir mes potes, j'étais toujours sur le qui-vive, parce qu'elle pouvait m'appeler à n'importe quel moment pour savoir ce que je faisais, avec qui. Si je ne répondais pas, elle appelait une personne qu'elle savait dans les parages. Le téléphone était un moyen de pression important, puisqu'elle m'appelait tout le temps, sans avoir rien à me dire, pour que je lui parle. Si je n'avais rien à lui raconter, je ne pouvais pas raccrocher, mais il fallait que je me creuse la cervelle pour trouver quoi lui dire -ce qui me faisait totalement paniquer, puisqu'elle me disait ensuite forcément que ce que je racontais n'avait aucun intérêt- sous peine de quoi elle m'enqueulait. J'étais une distraction pour elle, toujours à sa disposition. Elle avait réussi à s'incruster dans un groupe de filles de ma classe. On mangeait parfois avec elles. Ces repas étaient généralement glauques et interminables (tout le monde devant se plier à l'humeur de P. qui, si elle était de bonne humeur, enqueulait quiconque ne souriait pas, et réciproquement). P. parlait plus ou moins toute seule, passant son temps à me rabaisser, ce qui mettait tout le monde mal à l'aise. Un jour, une des filles est partie en pleurant, tellement P. avait été désagréable à mon sujet.

Famille :

Elle m'a aussi éloigné de ma famille. Elle est peu venue chez mes parents, arquant qu'elles ne lui accordaient pas assez d'intérêt (le fait de ne pas être au centre de l'attention lui posait généralement problème). Elle essayait de me démontrer qu'elles ne m'aimaient pas, et n'acceptaient pas notre relation. Le comportement de mes parents avec ma copine suivante m'a prouvé qu'elles n'avaient aucun problème avec le fait que je sorte avec des filles.

Relations à 2 :

J'ai passé la plupart de mes week end chez ses parents, donc sur son territoire, à suivre ses règles. Elle parvenait, à partir d'à peu près n'importe quel sujet, à déclencher des disputes. Ça pouvait concerner les cours, la musique, la politique, le sport ou la télé, tout était bon pour se poser comme victime qui voulait s'en sortir ou personne qui détenait la vérité, tandis que j'étais une personne faible, inintéressante et sans personnalité. Les disputes se déroulaient toujours de la même manière : on discutait, elle s'arrangeait pour me contredire ou me mettre mal à l'aise, j'essayais de répondre, elle haussait le ton et me rabaissait, je m'écrasais, elle haussait à nouveau le ton, je m'asseyais dans un coin, n'arrivant plus à parler, elle haussait encore le ton, lançait parfois des objets, je pleurais. Là, il arrivait qu'elle m'explique qu'elle avait effectivement raison, que j'étais faible, mais qu'heureusement, elle était là pour me le démontrer.

Niveau sexe, pour faire rapide parce que je n'ai pas spécialement envie de repenser à ça, elle était plus ou moins la première personne avec qui je baisais. Au début, ça allait. Et puis après, elle m'a expliqué que j'étais nul, qu'à mon âge, ne pas avoir plus d'expérience c'était vraiment ridicule, qu'elle s'ennuyait royalement au pieu avec moi, et que c'était de ma faute. Parallèlement, si je ne prenais pas mon pied, c'était aussi de ma faute, puisqu'elle, elle savait ce qu'elle faisait. Si je n'avais pas envie, c'était forcément un mélodrame, parce que je n'y mettais pas assez du mien. Plusieurs fois, j'ai clairement dit « non », et finalement je me suis laissé faire, pour éviter la crise. A l'époque, « viol conjugal » ne faisait pas partie de mon vocabulaire. A présent, je sais que je peux l'appliquer à ce que j'ai vécu avec elle à plusieurs reprises.

Elle était obsédée par son apparence physique. Moi, elle me trouvait trop gros et me le répétait en permanence, vérifiant ce que je mangeais, etc... J'ai commencé à y croire et à complexer. J'ai toujours des problèmes liés à ça aujourd'hui.

Elle me trouvait aussi trop masculin (à noter qu'elle n'était absolument pas féminine). J'ai commencé à me féminiser et à me maquiller pour qu'elle me foute la paix. Cette ré-assignation de genre forcée me mettait extrêmement mal à l'aise. Elle m'a dit plusieurs fois des choses comme « si je voulais me taper un mec, j'en prendrais un vrai, avec une bite » ou, « aie pour une fois les couilles que tu rêverais tant de pouvoir tenir entre les mains ». Je sais qu'il y avait là derrière un problème homo/transphobie intériorisée, et qu'elle avait intériorisé l'idée qu'il était plus valorisant de se faire mettre une main au cul par un beauf qui fantasme sur les lesbiennes que de se faire traiter de sale gouine. Évidemment, dans ce dernier cas de figure, c'était de ma faute si on se faisait insulter, puisque c'était « écrit sur [ma] queue » que j'étais homo.

A cette époque, je n'avais pas conscience que j'étais trans, je ne me considérais juste pas comme une fille, sans mettre de mot dessus. J'avais accès à internet depuis peu, sur l'ordinateur de ma mère et du coup, bien que me posant déjà des questions sur mon identité, je n'avais pas accès aux ressources nécessaires pour discuter avec des personnes qui auraient pu m'aider à avancer dans ma réflexion (à part M., qui avait été dans le même lycée que moi mais que je ne connaissais que par internet avant de la rencontrer IRL, et avec qui j'ai eu des discussions intéressantes qui m'ont aidé à me sentir moins seul. Mais je n'avais pas le « droit » de la voir, puisqu'elle était trop masculine, et comme tout le monde le sait, les butchs et les folles, par leur visibilité, sont responsa-

bles de l'homophobie ambiante)..

Rupture :

J'ai commencé à sortir avec M., ce qui m'a donné la force de rompre. Je n'osais pas quitter P., de peur de sa réaction, non seulement du fait que je la quitte, mais aussi du fait que ça soit pour une gouine masculine (désolé pour cette définition qui ne colle pas exactement à son identité, mais je caricature en reprenant à peu près les mots de P.) qu'elle haïssait viscéralement pour cette raison.

Elle-même voulait me quitter à cette période là (je l'ai appris par la suite). Mais je l'ai fait avant elle, ce qui lui a de toute évidence posé des problèmes d'égo. Un jour, en août, je travaillais (dans les champs, mon patron était à côté de moi), et elle m'a appelé 12 fois d'affilée en un quart d'heure, comme à son habitude lorsque je ne décrochais pas tout de suite (sachant pertinemment que je travaillais). Je lui ai finalement répondu. Elle m'a dit que je n'étais pas obligé de venir la voir le lendemain si je n'en avais pas envie, qu'elle s'en foutait. Je lui ai dit qu'il fallait que je passe pour qu'on discute. Elle a compris que j'allais me casser.

Je suis venu chez elle le lendemain. Après une demi heure de discussion durant laquelle elle m'a expliqué que je ne pourrai jamais me passer d'elle, alors que j'essayais de lui expliquer que je ne pouvais plus rester là à la regarder me martyriser, elle a sorti un couteau. J'ai eu très, très, très peur, étant donné qu'elle avait souvent eu des comportements violents par le passé. Elle s'est profondément ouvert le bras devant moi, et m'a expliqué que ça, c'était de la douleur physique, et qu'elle garderait toujours la marque, mais que ce n'était rien par rapport à la douleur morale. Je me suis rappelé de son ex, que je n'avais jamais vue, et qu'elle avait essayé d'appeler un jour, 2 ans après leur rupture je crois. Cette fille avait fondu en larme et lui avait raccroché au nez, ce qui la laissait profondément perplexe. Évidemment, dans son discours, c'était elle qui s'était faite quitter, et c'était donc elle la victime. J'imagine que la fille en question avait elle aussi dû avoir subi des choses pas très chouettes pour en pleurer au téléphone 2 ans plus tard. J'ai pleuré, épongé le sang dans sa chambre, et je me suis enfui. S'en est suivi un mois horrible, de harcèlement quotidien (jusqu'à 20 appels par jour). Elle me répétait inlassablement qu'elle avait changé, me prouvant le contraire dans la minute qui suivait.

Au bout d'un mois, je lui ai annoncé que je sortais avec M. Je ne l'ai pas vue le mois qui a suivi. J'ai recommencé à m'alimenter, alors que depuis notre rupture, le stress accumulé m'avait déclenché des problèmes de thyroïde qui m'empêchaient de manger. J'ai perdu 8 kilos le premier mois. Ces problèmes ne sont pas réglés et réapparaissent dès que je suis stressé.

Un jour, j'étais chez une amie, L., que j'avais un peu perdu de vue et qui avait repris contact avec moi. P. a débarqué « par hasard » pour récupérer des partitions. Je voulais partir mais je suis resté cloué à ma chaise. Je suis resté seul avec P. Nous avons discuté puis elle est repartie. L. m'a invité à passer nouvel an chez elle. J'ai appris 2 jours avant que P. serait là elle aussi. La soirée s'est passée de manière étrange. Tout le monde était un peu tendu. P. draguait ostensiblement une fille pour me rendre jaloux, et faisait à haute voix des blagues vaseuses sur M. et sur moi, arborant fièrement sa cicatrice sur le bras, en débardeur en plein hiver.

Une semaine plus tard, alors que j'étais à nouveau chez L., P. m'a appelé pour me souhaiter une bonne année, s'excuser pour son comportement à nouvel an et proposer que nous reprenions contact en partant sur de nouvelles bases. J'ai dit que je voulais bien essayer d'aller boire un verre. J'ai raccroché, et L. est arrivée. Elle a commencé à pleurer. Elle m'a avoué au bout d'un moment qu'elle avait repris contact avec moi à la demande de P. pour m'espionner. Qu'elles avaient passé les 4 derniers mois, 2 à 3 heures par jours, par téléphone, à décortiquer ma vie, m'espionner et m'insulter anonymement sur internet (« tu es une honte pour la communauté LGBT, cache toi pauvre détritrus », des choses dans ce style), à m'attendre devant ma fac pour m'observer et savoir

où j'allais, à prévoir des plans pour me séquestrer. Évidemment, les 2 fois où j'ai revu P. n'étaient absolument pas dues au hasard. J'étais sous le choc d'apprendre que P. avait dressé une liste de mes potes les plus proches et les avait appelées les unes après les autres pour leur expliquer que 1. j'étais une ordure qui l'avait quittée sans raison. 2. il fallait me ramener à la raison et me re-foutre dans ses bras. Les 3 premières personnes de la liste l'ont envoyée paître, L. était la 4ème (et était aussi accessoirement ma plus ancienne pote).

En rentrant, j'ai envoyé un mail à P. pour lui dire que je ne voulais plus jamais la revoir, qu'il fallait qu'elle arrête d'essayer de manipuler les gens et en particulier L., qui lui avait dit plusieurs fois qu'elle ne voulait plus la voir, mais à qui elle avait répondu que le cas échéant, elle balancerait tout et qu'elle perdrait ses potes. Elle m'a appelé pour me demander qu'on se voit pour s'expliquer. J'y suis allé avec L. qui a pu me prédire quels vêtements elle allait porter (jusqu'à ses sous-vêtements), et quelle musique elle écouterait en arrivant. C'était exact. C'est dire à quel point tout était calculé. S'en était ridicule. Elle a essayé de me prendre dans ses bras, « en souvenir d'avant », alors que j'essayais de lui expliquer qu'elle me pourrissait la vie et m'empêchait de vivre. Je lui ai redit que je ne voulais plus jamais la revoir. Elle a essayé par la suite plusieurs fois de reprendre contact avec moi, mais depuis 3 ans je n'ai plus de nouvelles (à noter que j'ai aussi déménagé à l'autre bout de la France -mais ça n'a pas de rapport avec elle-, et que j'ai changé d'adresse mail et de numéro de téléphone). Pendant les 2 années durant lesquelles j'étais dans la même ville qu'elle pour mes études, je m'arrangeais pour ne pas passer à certains endroits à certaines heures pour ne pas la croiser. Je fais toujours régulièrement des rêves plus ou moins espacés dans lesquels elle m'oblige à rester avec elle.

L'intérêt de raconter ça?

Je témoigne parce que ça fait longtemps que je veux le faire sans y arriver, parce que c'est dur de repenser à tout ça, mais que je pense que de l'écrire enfin me permettra d'avancer un peu dans ma vie et de comprendre certains de mes blocages. J'ai pas mal culpabilisé de ne pas l'avoir quittée beaucoup plus tôt, de ne pas avoir compris ce qui se passait, et d'avoir plus ou moins admis que j'étais faible et sans intérêt. J'attendais patiemment que ça soit elle qui me quitte. J'étais persuadé que si je la quittais, ce qui allait se passer serait encore pire que de rester avec elle (surtout en la croisant tous les jours). Par contre, je ne peux pas dire que je restais parce que j'étais amoureux. J'étais juste flippé.

Et surtout, j'écris parce qu'avoir trouvé des témoignages de personnes victimes de violences au sein de leur couple m'a permis de mettre des mots sur ce qui s'est passé dans cette relation. Je ne me suis jamais fait cogner par P., mais la violence psychologique fait aussi de gros dégâts. De plus, elle est discrète. Quand on s'éloigne de ses proches, on a plus de mal à aborder le sujet avec elleux. Le fait d'être en couple homo peut être un tabou, et par conséquent un obstacle supplémentaire au fait d'oser prendre la parole. J'étais complètement hors milieu à l'époque, et j'aurais eu du mal à parler de tout ça à mes potes hétéro@s. J'avais aussi peur, parce que j'étais dans une petite ville. Nous étions un des seuls couples homos visibles, et les gens avaient tendance à nous considérer comme le couple parfait, harmonieux, qui n'a pas peur d'être visible. Je ne voulais pas que l'image que les gens avaient de l'homosexualité soit mauvaise parce que je n'étais pas assez fort pour gérer cette relation, et que je me laissais marcher dessus.

Le manipulation, le dénigrement, le rabaissement, les relations sexuelles non consenties, m'ont laissé énormément de marques que je subis encore quasi quotidiennement. Phobie du téléphone, problèmes de comportement alimentaire, manque de confiance en moi, retrait social, anxiété, problèmes de thyroïde, peur du jugement d'autrui, difficultés à communiquer, peur dès que quelqu'un-e élève la voix, etc...

L'aspect positif de tout ça, c'est qu'à la suite de cette relation j'ai commencé à militer. Je pense que les violences conjugales ne doivent pas rester dans le cercle privé, et que les rendre visibles peut permettre de les combattre. Je veux aussi me battre pour que des personnels éducatifs ne disent plus jamais à des jeunes « si tu ne veux pas te faire taper dessus et te faire traiter de sale travelo, ne te comporte pas de manière à faire penser que tu en est effectivement un », leur faisant ingérer une homo/transphobie destructrice pour elleux-même et leur entourage. Le mois dernier, je suis tombé plus ou moins par hasard sur un chat sur Yagg (avec l'association AIR) sur les violences dans les couples lesbiens. J'ai posé deux questions sur les dépôts de plainte, sans trop savoir pourquoi, et l'animatrice m'a à peu près expliqué que dans mon cas, c'était mort (ou tout du moins très compliqué... Allez prouver que vous n'aviez pas envie de vous faire sauter, 5 ans en arrière, que vous l'avez dit mais que ça s'est passé quand même, ou que quelqu'un-e a s'est montré agressif à cause de votre identité de genre alors que la transphobie n'est pas reconnue). J'ai compris que dans un coin de ma tête, je gardais la possibilité de porter plainte un jour, alors que je savais pertinemment que ça ne serait pas possible. J'avais juste besoin qu'on me le dise. J'ai été énervé, déçu et triste de savoir que je n'avais pas la possibilité de le faire, faute de preuves.

Après réflexion, insomnies, et j'en passe, je me suis rendu compte que même si j'avais pu le faire, je ne l'aurai pas fait, parce que je n'ai pas envie d'expliquer ma vie aux flics, et que je n'ai pas envie de passer par un état homo/transphobe pour régler des problèmes dont je le tiens en partie pour responsable (au sens où le système scolaire et l'image que la société lui renvoyait de son homosexualité/identité de genre, lui ont fait adopter des comportements misogynes, homophobes et transphobes, et les insultes/remarques de ce type ont été les pires choses à endurer pour moi je crois). Je ne vois pas non plus l'utilité (dans mon cas, chacun-e a son histoire et ses raisons de porter plainte ou de ne pas le faire, de parler ou de ne pas parler) de passer devant un tribunal qui va attester si oui ou non je me suis bel et bien fait maltraiter pendant presque deux ans. Je préfère partager cette expérience avec des personnes que ça pourrait potentiellement aider, parce que dans mon cas, des témoignages m'ont vraiment permis de comprendre ce qui s'était passé, et d'essayer de passer pour de bon à autre chose, sans me laisser bouffer encore quelques années de plus.

Raph



POUSSIN MACHIN

Diy*: faites votre martinet

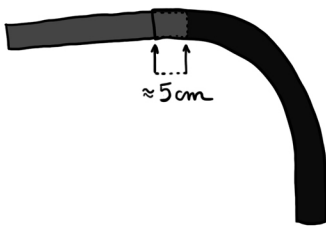
*Do it yourself



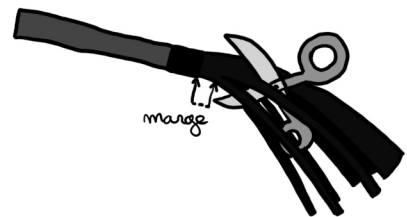
Pour ce faire, il vous faut :

- un bâton (≈ 25 cm),
- une chambre à air (≈ 35 cm),
- du gros scotch (noir de préférence),
- une paire de ciseaux,
- de quoi le personnaliser (peinture, encre, tissu, paillettes, etc.).

① Assemblez le bâton et la chambre à air. Scotchez-les ensemble.



② Coupez la chambre à air en lanières régulières, en laissant une marge au niveau du manche (≈ 1 cm).



Et voilà, c'est fini!
Rapide, simple et efficace.
Vous n'avez plus qu'à le décorer selon vos goûts !

Version simple :



Version zébrée :



Version moutoute :



LA RUBRIQUE GEEK : THE STUD MAGAZINE

Une chouette découverte un peu par hasard dernièrement : The Stud Magazine. Comme vous vous en doutez d'après le nom, il s'agit d'un magazine en ligne entièrement en anglais (non ! ne partez pas tout de suite !), mais un minimum de connaissances dans la langue de Shakespeare vous permettront d'en apprécier tout l'intérêt, et si jamais vous ne comprenez vraiment rien, il y a de chouettes photos. Vous pourrez le consulter à cette url : <http://www.thestudmagazine.com/>

The Stud Magazine a été fondé à Toronto et promeut au sens large la communauté des « studs ». Mais qu'est-ce donc qu'une stud me direz-vous ? Et bien j'ai eu du mal à le comprendre précisément au début. Si on va voir sur le compte de ce fameux réseau social auquel est inscrit The Stud Magazine, on y trouve cette définition : Stud : désigne une personne pouvant aussi bien être de sexe féminin qu'intersexe et qui brouille la compréhension sociale du genre. Celle-ci affiche généralement des « qualités masculines » (force, domination, puissance) et/ou différents degrés d'apparence « masculine ».

Sur <http://lesbianlife.about.com>, on parle d'une lesbienne dominante, généralement butch, souvent afro-américaine.

Autant dire que la définition « de base » de LesbianLife est plus réductrice que celle que fait TSM, voyez-y tout simplement une plus-value militante de la part de TSM. En effet, ce magazine a pour but de redéfinir le terme stud - donc de retirer cette notion de sexualité et de genre - et de faire en sorte que les personnes au genre « non conforme » soient représentées dans les médias dominants. Vaste tâche !

Et puis en me promenant sur le site, en cherchant la signification du terme stud, je me suis rendu compte des nombreux éléments qui interpellent.

- En français, il est impossible de traduire le terme stud. Il y a sûrement un rapport avec le fait que notre sacro-sainte égalité républicaine (sic) a rendu tout le monde blanche... y compris les noirEs. Alors forcément une communauté de meufs, intersexes, souvent lesbiennes et black qui plus est, on est bien incapables d'utiliser un mot trouvé pour l'occasion.
- Les studs revendiquent leurs « qualités masculines » et les assument, ce qui est à peu près aussi difficile à faire aux Etats-Unis qu'en France (allez donc faire un tour sur des petites annonces lesbiennes et vous prendre dans la gueule une bonne dizaine de « camionneuses s'abstenir »).
- Les studs travaillent sur la déconstruction du genre binaire, et de tout l'attirail qui va avec.
- Les studs sont effectivement afro-américainEs, pour beaucoup lesbiennes, et ont sûrement des raisons pour avoir ressenti le besoin à un moment ou à un autre de revendiquer une communauté.

Plus concrètement, qu'est-ce qu'on peut trouver sur ce site ? Il y a toute une rubrique contenant des infos en matière de santé assez diverses, allant de la prévention MST/IST à comment trouver un médecin qui soit pas trop con vis-à-vis de ton apparence, en passant par la façon d'obtenir une musculature à son goût.

Vous pourrez également consulter une rubrique parlant de la difficulté d'être stud dans le monde de l'éducation, une autre donnant quelques conseils sur comment trouver un job. Histoire de montrer qu'on peut être stud et quelqu'un de bien, le magazine dresse quelques portraits d'artistes expliquant en quoi être stud est un atout pour elleux. Une rubrique questionne sur la notion de beauté vue par les studs et sur la perception des studs par la société.

Un seul bémol, la partie « Femme of the month » dont on se serait bien passé, rentrant pour le coup dans le cliché de la lesbienne masculine qui doit bien évidemment sortir avec une lesbienne féminine... c'est bien la peine de vouloir foutre en l'air les clichés de genre si c'est pour tomber dans l'hétéronormalité.